



« PERSONNE NE SURVIT À UNE DOCUMENTA DE CASSEL »

PAR ROXANA AZIMI

— Les journées professionnelles de la Documenta 13 débutent aujourd'hui à Cassel (Allemagne). Tout au long de la semaine, nos envoyés spéciaux vous proposeront critiques et reportages sur l'événement dont la commissaire est cette année Carolyn Christov-Bakargiev. Dans ce numéro, nous avons demandé à trois anciens commissaires de la Documenta de nous raconter brièvement leur expérience à la tête de cette grande manifestation.

Jan Hoet, commissaire de la Documenta IX en 1992

« J'ai d'abord étudié toutes les Documenta qui ont été faites et j'ai regardé quelle était notre situation à nous. En 1989, c'est la chute de l'Union soviétique, la réunion de l'Allemagne de l'Ouest et de l'Est. Tout d'un coup, on en finissait avec la Guerre froide. En 1991, c'est la première guerre du Golfe et la crise du marché de l'art. Que faut-il faire par rapport à la guerre, au sida ? On se dit que l'art ne peut plus sauver le monde. La question est alors : comment réhabiliter l'énergie de l'art ? Il fallait une réponse positive, constructive dans la crise du monde de l'art après la guerre. J'avais l'intention et l'ambition de ne montrer que cent artistes, et je savais aussi qu'il fallait trouver des ouvertures vers d'autres pays, en dehors de l'Europe. Je ne l'ai pas fait en cherchant un équilibre, j'ai pris un Indien, un Africain, quelques Brésiliens. La participation des pays non européens n'était pas vraiment substantielle. Nous n'étions qu'au début de la globalisation. J'ai pensé créer un rhizome basé sur les émotions physiques. Chaque œuvre était



Documenta (13), Façade du Museum Fridericianum, Cassel, 2012.
Photo : Nils Klinger. © Documenta(13).

spécialement faite pour la Documenta. Il y avait des artistes contemplatifs, des artistes dramatiques comme Bruce Nauman ou Thierry de Cordier, d'autres qui réfléchissent sur l'art et sa fonction comme Haim Steinbach et Joseph Kosuth. J'ai été très critiqué, mais presque toutes les meilleures Documenta ont eu des critiques terribles. Pour faire la Documenta, il faut beaucoup de résistance. Tout de suite après, la première exposition que j'ai faite était plus soft et sensible, « Rendez(-) vous » [à Gand]. J'ai recherché l'intériorité. »

Catherine David, commissaire de la Documenta X en 1997

« Je n'avais pas postulé, je n'avais pas SUITE DU TEXTE P. 2

* p.4 MANIFESTA 9 : LES ARTISTES VONT AU CHARBON

* p.6 BRUNEAUF FÊTE LES ARTS PREMIERS À BRUXELLES

* p.8 LES STARS EN DIOR : LA STRATÉGIE DE LA CONFUSION

SPÉCIAL
DOCUMENTAPAGE
02

SUITE DU TEXTE DE UNE de concept. Je ne suis pas cabaliste, mais fin de siècle. C'était la dixième édition, Cassel était au cœur de l'Allemagne réunifiée. On était à un moment où on commençait à subir les conséquences de la globalisation, à repenser la notion d'internationalité. Nous n'étions plus dans une vision Europe-Amérique avec quelques invités du bout de la table, mais dans un autre espace, une autre réalité. La question n'était pas d'être exhaustif, mais précis et prudent. C'était une rétro-perspective articulée sur trois générations, regarder ce qui d'hier fait sens et résonne. Il fallait articuler le plus organiquement possible et faire un état des lieux, sur ce que pouvaient être les pratiques esthétiques, le rapport à l'expérimental. Je n'ai pas voulu montrer la liste [avant l'ouverture] car une liste ne dit pas grand-chose. Une exposition, ce n'est pas une course hippique. Cela a convenu aux artistes qui étaient heureux de travailler tranquillement. Il fallait montrer que ce n'était pas une foire. Je ne voulais pas qu'on vienne interférer, spéculer. Il y a eu une polémique après l'autre. La réception fut contrastée. En France, il y a eu une cabale et des pressions car il y avait « seulement » treize artistes français. Je ne sais pas si une Documenta est très rentable en termes de carrière, mais il y a un effet Documenta dans les espaces qui m'intéressent. »

Okwui Enwezor, commissaire de Documenta XI en 2002

« Je travaillais alors comme commissaire à l'Art Institute de Chicago. C'était l'âge du fax, et j'ai reçu un fax, un an après la Biennale de Johannesburg, qui avait été une expérience exténuante sur le plan physique et mental. Je n'étais pas sûr que je voulais refaire alors une exposition. Personne ne survit à une Documenta, et personne ne dit non plus « non » à une Documenta. J'ai répondu « oui » la veille de la date butoir. Je voulais m'assurer que j'avais quelque chose à raconter, une capacité à suivre et une vision claire. Être le commissaire de la Documenta n'était pas un de mes buts. C'était la première fois qu'un curateur de ma génération était choisi. Cela montrait un

Jan Hoet.
Photo : Marko Schacher.Catherine David.
Photo : Bob GoedewaagenOkwui Enwezor.
Photo : Alix Laveau.

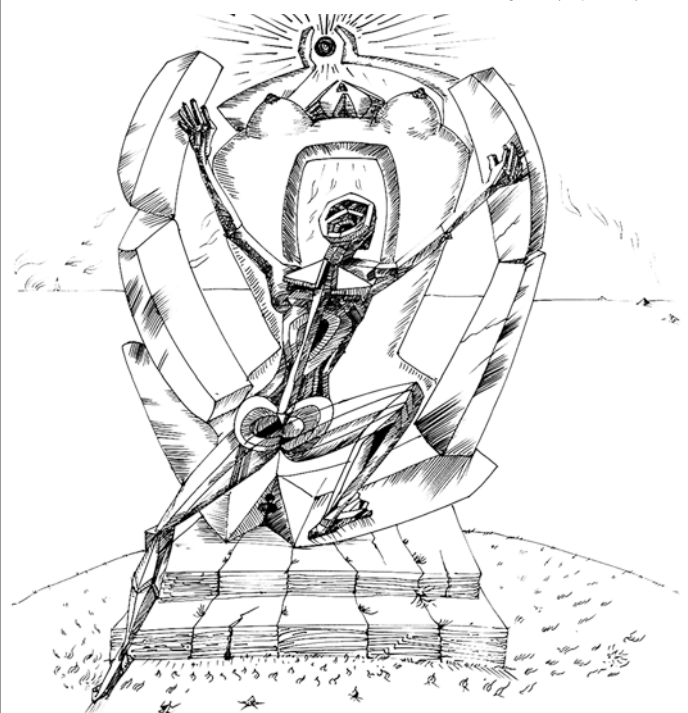
changement générationnel. J'étais heureux de succéder celle de Catherine David, car elle avait ouvert beaucoup de voies et de questionnements. La Documenta m'a permis de pousser le concept d'exposition à un autre niveau, à en faire vraiment un projet de discussion. Les plateformes qui se sont tenues à Delhi, Berlin ou Lagos étaient pour moi très importantes. Il y a eu après un « Documenta blues ». C'est comme enfanter, et se sentir soudain vide, sans la joie d'un enfant à côté de vous. La Documenta, c'est quatre ans d'intensité, et en un jour, c'est fini. J'ai arrêté ensuite de faire des expositions pendant trois ans. Je suis allé dans l'enseignement, je voulais me concentrer dans l'écriture, la recherche. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ROXANA AZIMI

DOCUMENTA (13), du 9 juin au 16 septembre, divers lieux, Cassel, Allemagne, tél. +49 561 70 727 70, <http://d13.documenta.de>

LE QUOTIDIEN DE L'ART

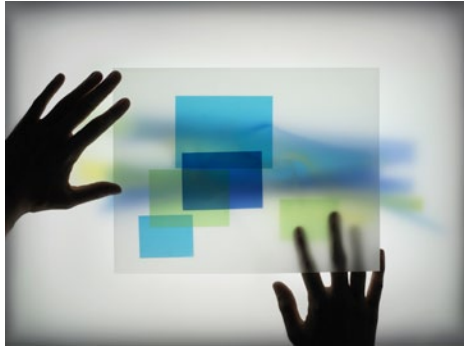
AGENCE DE PRESSE ET D'ÉDITION DE L'ART 61, rue du Faubourg Saint-Denis 75010 Paris
 * ÉDITEUR : Agence de presse et d'édition de l'art, Sarl au capital social de 10 000 euros.
 61, rue du Faubourg Saint-Denis, 75010 Paris. RCS Paris B 533 871 331
 * CPPAP : 0314 W 91298 * WWW.LEQUOTIDIENDELART.COM : un site Internet hébergé par
 Serveur Express, 8, rue Charles Pathé à Vincennes (94300), tél. : 01.58.64.26.80
 * PRINCIPAUX ACTIONNAIRES : Nicolas Ferrand, Guillaume Houzé, Jean-Claude Meyer
 * DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Nicolas Ferrand * DIRECTEUR DE LA RÉDACTION :
 Philippe Régnier (pregnier@lequotidiendelart.com) * RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE :
 Roxana Azimi (razimi@lequotidiendelart.com) * MARCHÉ DE L'ART : Alexandre Crochet
 (acrochet@lequotidiendelart.com) * EXPOSITIONS, MUSÉES, PATRIMOINE : Sarah Hugouneng
 (shugouneng@lequotidiendelart.com) * CONTRIBUTEURS : Bernard Marcelis,
 Julie Portier * MAQUETTE : Isabelle Foirest * DIRECTRICE COMMERCIALE : Judith Zucca
 (jzucca@lequotidiendelart.com), tél. : 01.82.83.33.14
 * ABONNEMENTS : abonnement@lequotidiendelart.com, tél. : 01.82.83.33.13
 * CONCEPTION GRAPHIQUE : Ariane Mendez * SITE INTERNET : Dévrig Viteau
 © ADAGP PARIS 2012 POUR LES ŒUVRES DES ADHÉRENTS

André MASSON
4 - 30 juin 2012Galerie Jacques Bailly
95, rue du Faubourg Saint-Honoré
75008 Paris - Tél. : 01 40 06 06 60
galerie@jacques-bailly.com

« Isis » - 63,5 x 49,5 cm - signé et daté « 1991 » en bas à droite

Les prix Victor-Martyn-Lynch-Staunton pour l'innovation attribués au Canada

Le Conseil des Arts du Canada a distingué sept artistes dans le cadre du prix Victor-Martyn-Lynch-Staunton pour l'innovation dans le domaine des arts. Les lauréats en arts visuels sont la sculptrice Valérie Blass, la danseuse contemporaine Nova Bhattacharya ; l'artiste interdisciplinaire Manon De Pauw et le cinéaste et artiste en arts multimédias Graeme Patterson. Doté de 15 000 dollars canadiens (environ 11 600 euros), le prix récompense des artistes en milieu de carrière dans les sept disciplines financées par le Conseil des Arts canadien pour leur offrir une reconnaissance sur la scène internationale.



L'atelier ouvert Manon De Pauw, 2009, espace installatif et performatif à la Galerie de l'UQAM. Table lumineuse, caméra vidéo, projecteur et matériaux divers. Photo : Patrick Mailloux.

La Rive droite en nocturne

Une semaine après les galeries de la Rive gauche, c'est la Rive droite qui organise ce mercredi soir, 6 juin, sa traditionnelle nocturne, de 17 h à 23 h. En tout, près de 70 professionnels de l'art y participent. Cette manifestation concerne les galeristes du Triangle d'or, installées dans le 8^e arrondissement, autour du Faubourg Saint Honoré et de l'avenue Matignon. Une partie d'entre elles en profitent pour inaugurer leurs expositions. Plusieurs galeries rejoignent cette année la Nocturne : Laurent Strouk, Hubert Konrad et Blast Gallery, avenue Matignon ; Teodora et Artelie, rue de Penthièvre, et Berthelot, rue du Faubourg Saint Honoré. La galerie Chadelaud inaugurera à cette occasion son nouvel espace à l'angle de la place Beauvau et de la rue de Miromesnil.

www.art-rivedroite.com

Contactez le Quotidien de l'Art

Publicités

Valérie Suc

Tél : (+33) 01.82.83.33.13

Fax : (+33)01.75.43.85.13

vsuc@lequotidiendelart.com

Partenariats

Judith Zucca

Tél : (+33) 01.82.83.33.14

Fax : (+33)01.48.78.75.28

jzucca@lequotidiendelart.com

VOTRE PUBLICITE DANS LE SUPPLEMENT ART BASEL

Bouclage le 7 juin

LE
QUOTIDIEN
THE ART DAILY NEWS
DE L'ART

Art | 43 | Basel | 14-17 | 6 | 12

Votre publicité

dans le Supplément ART BASEL
du 11 juin 2012

+

Nos éditions spéciales quotidiennes
pendant toute la durée de la foire

Valérie Suc : 01 82 83 33 13 - vsuc@lequotidiendelart.com

LES ARTISTES VONT AU CHARBON

PAR BERNARD MARCELIS

— La biennale européenne itinérante Manifesta a, pour sa 9^e édition, jeté son dévolu sur la ville belge de Genk, dans le Limbourg. Quand on arrive devant le site, un ancien bâtiment de charbonnage, on ne peut qu'être subjugué par la monumentalité et la majesté du lieu. Construit en 1924, dans le plus pur style Art déco, il a tout d'une cathédrale industrielle. Seules les façades en ont été restaurées avec soin, alors que l'intérieur est passablement décati, du moins pour l'instant.

Ce contraste entre extérieur et intérieur pourrait donner le ton de la manifestation, qui convoque le plus contemporain face à un passé qui lui sert non seulement d'écrin, mais aussi de balise.

S'installer sur un site héritier d'un tel passé économique et social ne peut se faire à la légère et c'est ce que le comité de Manifesta et ses trois commissaires (le Mexicain Cuauhtémoc Medina, la Grecque Katerina Gregos et l'Anglaise Dawn Ades) ont bien compris. Le poids de l'histoire n'est jamais évacué, il constitue le fil rouge de cette manifestation qui commence par remettre le passé minier du site et de la région en valeur, avec la section « 17 tonnes ». Son héritage au sens large est évoqué par le biais de maquettes, livrets, sculptures, photos, vidéos, archives télévisuelles, le tout s'appuyant sur un musée permanent de la mine qui vaut à lui seul le déplacement.

Au niveau suivant, la reconstitution des 1 200 sacs de charbon (1938) de Marcel Duchamp introduit la deuxième section, « L'âge du charbon », et donne accès à un parcours muséographique inédit spécialement aménagé pour l'occasion. De Max Ernst aux Becher ou d'Henry Moore à Smithson, en passant par Bill Brandt et Don McCullin, il nous est montré comment l'industrie du charbon a pu concerner les artistes, du milieu du XIX^e siècle à la fin du XX^e siècle. Ce véritable raccourci de l'histoire de l'art dans ses rapports avec l'histoire des conditions de travail témoigne de l'exceptionnelle qualité de la démarche scientifique et heuristique opérée par les organisateurs. L'ensemble est réparti en dix thématiques et accueille une soixantaine d'artistes. À côté d'une des plus belles œuvres de Boltanski (*Les registres du Grand Hornu*, 1997), les réactualisations des amoncellements de charbon de Broodthaers, David Hammons, Richard



Vue du site de Manifesta 9, à Genk (Belgique). Photo : Kristof Vrancken.

Long et Bernar Venet constituent la dernière et la plus spectaculaire partie de la section historique. Elle fait le lien avec le troisième volet de l'exposition qui accueille les premières œuvres de la section contemporaine intitulée « La Poésie de la Restructuration ».

Impossible de passer à côté du travail du chinois Ni Haifeng, et de son impressionnante installation de plusieurs tonnes de déchets de tissus, dont la masse informe se transforme en une bannière géante et bigarrée. Une quarantaine d'artistes contemporains sont conviés dans cette section, dont une bonne part a produit des œuvres spécifiques pour l'événement et le lieu. Parmi les installations les plus réussies, mentionnons celles de Carlos Amorales, Michael Matthys, Ante Timmermans, Claire Fontaine (et leurs enseignes en néon récupérées à proximité de Tchernobyl), Ben Cain, Jota Izquierdo ou Maarten Vanden Eynde. Toutes évoquent les conditions de production dans un système globalisé exploitant l'économie locale, comme en témoignent les photographies d'Edward Burzynsky et Paolo Woods. Parmi la douzaine de vidéastes, on retiendra particulièrement les participations de Lena Selander, Alexander Apostol et Karikis & Orlow.

À moins de 100 kilomètres de Bruxelles, voici une biennale internationale qui vaut le détour, non seulement pour le lieu qu'elle occupe, mais aussi pour la justesse et l'intelligence de son propos, et son caractère poétique. ■

MANIFESTA 9. THE DEEP OF THE MODERN, jusqu'au

30 septembre 2012, Koolmijn van Waterschei-Genk, André Dumontlaan, Genk, tél. +32 89 710 440, www.manifesta9.org

L'INVESTIGATION SELON TARYN SIMON

PAR ROXANA AZIMI



Taryn Simon, vue de l'exposition « A Living Man Declared Dead and Other Chapters », Almine Rech Gallery, Paris. Courtesy Almine Rech Gallery, Paris-Bruxelles.
© Rebecca Fanuele.

— Attention, pour parcourir l'exposition « A living man declared Dead and other chapters » de Taryn Simon, le visiteur a tout intérêt à se munir d'emblée du précieux guide d'exposition fourni par la galerie Almine Rech. Ce travail complexe et pharaonique d'inventaire entrepris par la jeune artiste résulte de quatre ans de voyages et d'enquête pour établir des généalogies autour d'un individu central à l'histoire romanesque ou tragique, comme la première Palestinienne à avoir détourné un avion ; le sosie d'Uday, fils sanguinaire de Saddam Hussein ; des Indiens présentés par le registre civil comme morts alors qu'ils sont bien vivants, ou des albinos de Tanzanie menacés par des braconniers en quête de leurs peaux. Articulée en trois parties, chaque œuvre recense d'un côté la lignée, les vies représentant les absents que Taryn Simon n'a pu trouver ou ceux qui se sont dérobés à l'invitation ; au centre, une narration présente l'historique du personnage central, la séquence de droite étant composée de « preuves photographiques », indices ouvrant la voie à d'autres narrations et questionnements possibles. Notre destin est-il lié à notre lignage, au hasard ou à l'opportunité ? Ou comment nos atavismes psychologiques et physiques familiaux rencontrent les questions de territoires, de politique ou de religion. ■

TARYN SIMON, *A LIVING MAN DECLARED DEAD AND OTHER CHAPTERS*, jusqu'au 28 juillet, Galerie Almine Rech, 19, rue de Saintonge, 75003 Paris, tél. 01 45 83 71 90, www.alminerech.com

LES MÉTAPHORES D'ADI NES



Adi Nes, *The village*. Courtesy Galerie Praz-Delavallade.

— Bien que la dernière série photographique d'Adi Nes, que présente la galerie Praz-Delavallade, ait été prise dans un kibboutz, l'artiste israélien ne se départit pas de ses références bibliques, en installant cet ensemble dans la vallée hautement symbolique de Jezreel. À l'utopie des premiers colons semblent s'être substitués l'isolement et la crainte, les fissures entre les Séfarades et les Ashkénazes. Porteuse de métaphore, chaque image détient les indices d'une tragédie imminente, d'un possible réveil tellurique. Chaque visage est empreint d'interrogations et d'inquiétudes. Un jeune homme et son cheval blanc, apparition incongrue on ne sait trop d'un Séfarade ou d'un Arabe au milieu des orangers, emprunte à un tableau de Picasso, mais porte surtout les germes d'une sédition, comme l'être sésaphique de *Théorème* de Pasolini, ou d'une folie comme le déséquilibré de *Equus*. La tension ne découle pas juste de l'étranger. Elle exsude des habitants du village, hiatus générationnel entre les jeunes et les vieux, ou charge sexuelle. ■

ADI NES, *THE VILLAGE*, jusqu'au 21 juillet, Galerie Praz-Delavallade, 5, rue des Haudriettes, 75003 Paris, tél. 01 45 86 20 00, www.praz-delavallade.com

MOUSSA SARR ET LE COMIQUE GRINÇANT



Moussa Sarr, *J'accuse!*, 2011, vidéo, 1', 19/9, SD, 5ex +2 EA.
© Galerie Matine et Thibault de la Châtre et de l'artiste.

— Une main pointant un doigt accusateur, lestée d'un haltère tentant de la faire fléchir. Des grognements de singe en rut exultant jusqu'à l'orgasme. Des hennissements de cheval impatient de quitter son box comme les jeunes des banlieues pressés d'en découdre. Jonglant avec de multiples identités, noire et corse, et les clichés darwinistes, le jeune performeur Moussa Sarr se pose en personnage de ses courtes vidéos grinçantes. Avec une économie de moyens et un maximum d'effets drolatiques, l'artiste nous fait passer du sourire au rire... jaune. ■

MOUSSA SARR, *J'ACCUSE!*, jusqu'au 23 juin, Galerie Matine et Thibault de la Châtre, 4, rue de Saintonge, 75003 Paris, tél. 01 42 71 89 50, www.lachatregalerie.com

BRUNEAUF FÊTE

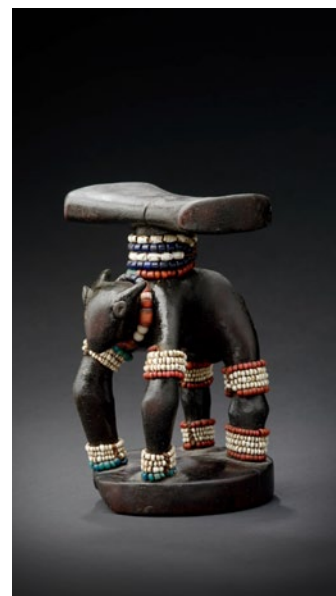
LES ARTS PREMIERS À BRUXELLES

PAR ALEXANDRE CROCHET

— Bruneaf (pour Brussels Non European Art Fair) déploie à nouveau à partir d'aujourd'hui à Bruxelles sa myriade d'objets étranges ou sages. Cet envoûtant florilège a été sélectionné par les meilleurs marchands de la capitale belge, qui invitent leurs pairs internationaux, et notamment français. « *La proximité de Bruxelles permet traditionnellement aux marchands français de venir faire leur marché ici à Bruneaf, et de revendre leurs achats lors du Parcours des Mondes à Paris, en septembre* », constate le marchand Pierre Loos, qui se félicite d'avoir inventé, le premier, le concept de la manifestation il y a trente ans. Dans un esprit de parfaite concordance, les collectionneurs internationaux font halte à Bruneaf avant de poursuivre, presque à côté, à Paris, leur tour de l'art tribal, avec les importantes ventes publiques prévues la semaine prochaine. « *Cela crée un double pôle d'attraction* », se réjouit Pierre Loos. La principale nouveauté cette année, à Bruxelles, c'est l'exposition « *La tête dans les étoiles* » – avec catalogue reproduisant deux cents pièces –, consacrée aux appuie-nuques de tous horizons (sise aux Caves de la Nonciature, 7, rue des Sablons) avec le concours de nombreux collectionneurs. Pour la première fois, près de vingt exemplaires qui n'avaient jamais quitté Tervuren, le musée royal sur l'Afrique centrale, participent à la

manifestation. Par ailleurs, soixante galeries, d'Aethiopia ou Ambre Congo à Vasco ou Visser, sortent des œuvres rares, tels qu'un sceptre d'Angola chez Kellim Brown ou une figure de reliquaire Kota Obamba du Gabon recouverte de cuivre et de lait, chez Yann Ferrandin. Plusieurs d'entre eux proposent des expositions, à l'instar de Joaquin Pecci avec des appuie-nuques faisant écho à l'exposition centrale, ou Maine Durieu, à la galerie Tom Desmet, qui se consacre aux « arts de la Côte d'Ivoire ». ■

BRUNEAUF, du 6 au 10 juin,
divers lieux, Bruxelles,
tél. +32 2 514 02 09, www.bruneaf.com



Repose-tête, bois, éléments végétaux, perles de verre, H. 16,5 cm. Congo, Sud Luba, XIX^e siècle. Congo Gallery. Photo : Paul Louis.

À PARIS, L'AUTRE CRI

PAR ALEXANDRE CROCHET

— Retrouver la surprise des premiers explorateurs face aux œuvres maîtresses des arts premiers, surprendre le visiteur en dévoilant « l'Afrique sauvage », tel est le mot d'ordre et le titre de la nouvelle exposition de la galerie Alain Bovis, à Paris. « *Nous avons choisi de la montrer à travers deux axes : d'une part, les matières, les formes, les couleurs qui renforcent le côté sauvage, tel que des plumes qui évoquent l'univers de la jungle africaine* », indique Véronique du Lac, directrice de la galerie. « *D'autre part, cet aspect sauvage peut être plus discret et suivre directement la nature. Un objet pourra ainsi être taillé dans une branche d'arbre en suivant les nœuds et en respectant sa silhouette* », poursuit-elle. L'exposition se veut un contre-pied à la précédente de cette galerie, focalisée sur le raffinement. Certains masques présentés ont encore leur parure, ils sont donc très proches de leur aspect premier. C'est une prouesse quand on sait que le plus souvent, ces parures de plumes,

de tissus ou parfois d'éléments humains tels que des dents, ont disparu avec le temps, l'usure ou supprimés par leurs possesseurs. Du Gabon à la Tanzanie, ces objets proposés entre 1 500 et 150 000 euros restituent ici toute leur force primitive, dans le bon sens du terme. ■

L'AFRIQUE SAUVAGE, du 12 juin au 7 juillet, galerie Alain Bovis, 8, rue de Beaune, 75007 Paris, tél. 01 56 24 09 25, www.alainbovis.com



Statue Boki, Cross-River, Nigéria, bois à patine d'usage, pigments, H. 98 cm, fin XIX^e-début XX^e siècle. Galerie Alain Bovis. Photo : Françoise Calmon.

UNE COLLECTION FLAMANDE

PAR ALEXANDRE CROCHET

— Pierre Bergé & Associés fait un retour en force à Paris en organisant, lundi prochain, une importante vente de peintures anciennes. Le catalogue mentionne qu'elles sont issues « de collections privées », mais l'expert de la vente, René Millet, nous indique qu'il s'agit plutôt « d'une seule et même collection belge ». Ces œuvres furent acquises en majorité dans les années 1960 et au début de la décennie 1970. Elles sont au nombre de trente, estimées en tout 3 à 4 millions d'euros, et de la meilleure eau. D'après l'expert, un panneau sur bois de Joachim Patinir et atelier (vers 1480-1524), représentant un *Paysage avec saint Christophe* traversant les flots (est. 150 000-200 000 euros), est sans doute l'un des lots les plus rares de la vente. Il se distingue tant par sa beauté que par son état de conservation. Pas moins de cinq œuvres de la famille Brueghel figurent dans cette collection : *Le bon Berger* de Jan II Brueghel (1601-1678), d'après la parabole biblique du Bon pasteur, clou de la vente (est. 500 000-700 000 euros) ; *Énée et la Sybille aux Enfers*, du même artiste, datant de ses débuts (est. 60 000-80 000 euros) ; deux panneaux circulaires de Pieter II Brueghel (1564-1638), *Promeneurs sur un chemin*

près d'un village et *La Kermesse de Saint-Georges*, estimés chacun 180 000-250 000 euros ; et enfin, un cuivre contrecollé montrant des anges surplombant une couronne de fleurs, par Jan I Brueghel, frère cadet de ce dernier (est. 20 000-30 000 euros). Une composition florale aux tulipes de Jacob van Hulsdonck (1582-1647) devrait atteindre 350 000-500 000 euros. Le 1^{er} juin, un bouquet de fleurs de son contemporain Ambrosius Bosschaert l'Ancien, plus rare encore, avait décroché 1,7 million d'euros à Drouot (Gros & Delettrez). ■

LE 11 JUIN À 14 H, PIERRE BERGÉ & ASSOCIÉS, Drouot, 9, rue Drouot, 75009 Paris, tél. 01 49 49 90 00, www.pba-auctions.com



Joachim Patinir et son atelier, *Paysage avec saint Christophe*, panneau de chêne, 30 cm x 40 cm. Estimé 150 000-200 000 euros. Pierre Bergé & Associés, le 11 juin. © Pierre Bergé & Associés.

QUAND LES CHINOIS RÉPERTORIAIENT LES TIBÉTAINS

PAR ALEXANDRE CROCHET

— Mardi prochain, la société Joron-Derem mettra en vente à Drouot un rare album chinois impérial de la période Qianlong (XVIII^e siècle), dynastie Qing, acheté par une famille française chez la célèbre antiquaire parisienne Florine Langweil. Il comporte 38 doubles pages entre deux couvertures de bois, dont l'une porte le titre Zhigongtsu qui signifie « porteurs de tribut ». Il porte trois cachets impériaux différents et contient une série de poèmes écrits par deux Mandchous et poètes de la cour, Guanbao et Jiefu. Cet ouvrage « d'une grande importance historique », précise l'expert Philippe Delalande, a indéniablement valeur ethnographique : il représente 34 types ethniques, principalement du Tibet, en costumes traditionnels, assortis d'une description de chaque tribu. « L'empereur Qianlong avait fait répertorier toutes les ethnies des provinces et de l'étranger », indique Philippe Delalande. Cet exemplaire porte le numéro 5 sur une série d'environ huit. Le musée du Palais de Pékin en possède de comparables. « Je n'ai pas retrouvé d'album de cette série vendu aux enchères ces dix dernières années en France », note l'expert.

Sans signature de peintre, ce spécimen est estimé 150 000-200 000 euros. S'il avait été en bon état, il aurait pu prétendre à dix fois plus. Malheureusement, il comporte des tâches de moisissures ici et là. Une restauration presque complète est possible pour un coût d'environ 35 000 à 45 000 euros. Difficile de déterminer si l'importance de l'œuvre l'emportera sur l'état auprès des collectionneurs chinois. ■

LE 12 JUIN À 14 H, JORON-DEREM, Drouot, 9, rue Drouot, 75009 Paris, tél. 01 40 20 02 82, www.pba-auctions.com



Album impérial chinois, daté de la période Qianlong (1735-1796), dynastie Qing, encre et couleur sur soie. Estimé 150 000-200 000 euros. Joron-Derem, le 12 juin. © Joron-Derem.

COUTURE, CINÉMA ET PUBLICITÉ : LA STRATÉGIE DE LA CONFUSION

PAR JULIE PORTIER

Le rêve hollywoodien vient parfumer les embruns normands cet été à Granville où le Musée Christian Dior consacre une charmante exposition au destin croisé de la maison de couture et du septième art. Entre extraits de films, portraits d'actrices, belles robes et reconstitutions moins heureuses (quoiqu'excellent dans ce que le genre peut avoir de délicieusement kitsch), ce parcours dans les espaces étriés de la maison d'enfance du couturier se lit à son insu comme une histoire des plus éclairantes de la fabrication du mythe de la star de cinéma par consanguinité avec le marketing (Roland Barthes aurait adoré). Les apôtres de la religion du glamour qui a conquis la planète depuis Paris, ne sont autres que les actrices qui se pressèrent au premier rang dès la présentation de la collection « New Look » en 1947, à l'exemple de Rita Hayworth ou Olivia de Havilland, adoptant l'élégance française comme un atout redoutable dans la guerre de l'image. Cet échange de bons procédés entre l'actrice et le couturier est emblématique dans le caprice de Marlène Dietrich, « Dior addict » de la première heure, qui posait en ces termes les conditions de son rôle dans le *Grand Alibi* (1950) d'Alfred Hitchcock : « *No Dior, no Dietrich* ». Grâce à un prêt de la cinémathèque de Berlin, est ici reconstituée la garde-robe de l'actrice qui misa sur la coupe Dior pour relancer sa carrière. Le service publicitaire de

COMMISSAIRE : Florence Müller

la marque ne tarda pas à flairer l'aubaine que lui offrait le grand écran pour épingle ses nouveaux modèles. À l'accueil critique de la ligne H, la maison riposta en faisant venir la pulpeuse Jane Russell dans l'atelier parisien pour essayer la robe « Mazette » afin de prouver à la presse, photos à l'appui, que « *la ligne H n'aplatit pas la poitrine mais la soutient* », dit un communiqué de 1954. La même année, une lettre adressée à la United Artists stipule : « *Il est entendu que pour Gentlemen Marry brunettes, vous ferez appel à nous pour présenter le luxe et l'élégance à la française de Paris* ». En résulte une scène culte de l'histoire du placement de produit au cinéma, où Jane Russell et Jeanne Crain aux genoux chargés de boîtes Dior assistent à un défilé privé.

Depuis le début des années 1940 jusqu'au dernier Woody Allen (*Midnight in Paris*, 2011), Dior figure au générique d'une centaine de films, où le vêtement crée littéralement l'actrice et est même indissociable du casting, marquant les bons souvenirs des cinéphiles : Brigitte Bardot et sa robe blanche qu'elle ne quitte pas du film dans *L'ours et la poupée* (1970) de Michel Deville ; Sophia Loren et son déshabillé zébré dans *Arabesque* (1966) de Stanley Donen ; ou Ava Gardner naufragée et le pagne parfaitement ajusté qu'elle se fabrique dans *La petite hutte* (1957) de Mark Robson.



Marlène Dietrich portant une robe de Christian Dior datant de 1950 dans *Le grand Alibi* d'Alfred Hitchcock. © Rue des Archives.

La maîtrise de leur image par les actrices qui, par un retournement ontologique, tentent de jouer à la ville le personnage incarné à l'écran et, d'autre part, la révélation du cinéma comme le meilleur format publicitaire pour la mode ont ouvert un point de passage entre la fiction et le réel, confirmant que la fabrication de la star de cinéma correspond à un moment clé dans la mutation des images, vers leur confusion irréversible avec le réel (soit la naissance du simulacre). L'exposition rappelle ce tournant fatidique, lorsque sur le papier glacé de *Harper's Bazaar* Audrey Hepburn reprend sous l'objectif de Richard Avedon le rôle de mannequin qu'elle jouait dans *Funny Face* (1957) de Stanley Donen. Le retour, dans la dernière salle, sur les films publicitaires pour les parfums de la marque réalisés par d'illustres cinéastes (Ridley Scott, Jean-Jacques Annaud ou Wong Kar Wai)

SCÉNOGRAPHE : Frédéric Beauclair

finit de célébrer la confusion des genres. L'ambiguïté de l'opération, qui consiste à revendre du rêve aux visiteurs en K-Way tout en leur donnant les recettes commerciales de sa fabrication, aurait fasciné Jean Baudrillard. ■

LES STARS EN DIOR, jusqu'au 23 septembre, Musée Christian Dior, villa Les Rhumbs, rue d'Estouteville, 50400 Granville, tél. 02 33 61 48 21, www.musee-dior-granville.com